

Quoi qu'il en soit, Jean Palerne ne paraît pas avoir suivi l'exemple de ses parents sur la question religieuse. Il résulte, en effet, d'un certificat qui lui fut délivré par le Père gardien des frères Mineurs de Jérusalem, le VIII septembre 1581, signé *Joannes à Bergamo*, que notre voyageur se confessa avant de visiter l'Eglise du Saint Sépulcre, et qu'il y communia *cum omni reverentia et devotione*.

A l'âge de 19 ans, Palerne entra, en qualité de secrétaire, au service de François de Valois, Duc d'Anjou et d'Alençon, quatrième fils de Catherine de Médicis, et qui a laissé dans l'histoire des souvenirs si divers. En 1576, Palerne suivit son maître aux Etats de Blois, où fut révoqué l'*Edit de pacification*, et où fut signée la première Ligue contre les Huguenots.

En 1577, il assista à la prise de la Charité, d'Issoire et de plusieurs autres villes par le même duc d'Anjou, puis il l'accompagna en Flandre, à sa première expédition, en 1578, et fut témoin du siège de Bins, 23 août de cette même année. L'année suivante, il se rendit à la suite de ce prince en Angleterre où la Reine Elisabeth, qui en fut d'abord éprise, fut sur le point de lui donner sa main. Elle avait même, suivant le témoignage de quelques historiens, signé le contrat de mariage, et donné au duc d'Anjou un anneau, gage de sa foi; mais Leicester, qui déjà était entré fort avant dans les bonnes grâces de la *reine-vierge*, comme l'appellent, non sans hyperbole, les chroniqueurs anglais, eut le talent de la dissuader de cette union. Elisabeth redemanda son anneau au Duc d'Anjou, et ce dernier « le jeta de depot maudissant la légèreté des femmes et l'inconstance des insulaires (1). » Il est présumable que si Palerne ne

(1) Monsieur descendit en Angleterre avec la suite et l'équipage d'un prince qui croit aller aux nocces, où il trouva d'abord le plus favorable accueil qu'il pust esperer. Il n'y eut point de témoignages d'honneur et d'amitié que la Reine ne lui fist paroître; et comme il avoit l'esprit admirable, et l'entretien aussi beau que Prince de son temps, quand il se mettoit en sa bonne humeur, et qu'il n'estoit point offusqué de ses melancholies, il charmoit le cœur d'Elisabeth, et y fit naistre de l'amour; tellement que la force de cette passion luy tira un jour un anneau du doigt, qu'elle